

## L'avis de notre Cercle des lectrices

*Difficile de parler de ce roman de Céline Colle tant il m'a retourné le cœur et la tête ! Ce livre est un magnifique coup de cœur. Elle renouvelle son talent fou pour nous raconter des histoires, pour construire un scénario qui nous tient en haleine, qui nous pousse à tourner les pages les unes après les autres. Comment quitter Anna ? Impossible... Elle, sa « bête », Gloria, Rose, ont laissé une trace indélébile en moi. Ces femmes si puissantes, si fortes, et surtout : si belles. Ce roman, c'est une plongée dans la psychogénéalogie, dans ce qui se transmet, ce qui se dit, mais surtout ce qui ne se dit pas. Avec Anna, on part à la recherche de ces secrets de famille qui créent des liens invisibles, douloureux. On suit ses découvertes, ses tristesses, et plus que tout, sa renaissance face à une réalité aussi sombre que lumineuse ! Anna inspire, et m'a ouvert le champ des possibles... Merci, Céline, de m'avoir murmuré ce chemin.*

Aurélié @misss\_lilie

*Ce nouveau roman de Céline Colle est tout aussi unique que les autres. Grâce à une double temporalité très bien menée, elle aborde le large pouvoir du passé.*

*Nous retrouvons des femmes liées par des liens familiaux avec une force de caractère incroyable, se dépassant génération après génération, pour protéger les leurs.*

*Les liens transgénérationnels abordés sont à la fois passionnants et mystérieux avec de nombreux secrets à percer. Avec une belle ouverture d'esprit sur la sphère spirituelle, ce roman nous invite et nous encourage à faire nos propres recherches sur nos liens familiaux et l'impact qu'il peut y avoir sur les générations suivantes.*

*Le style authentique et unique de Céline Colle est une nouvelle fois une belle réussite.*

Mandy @delices\_de\_lecture

*Un roman digne d'une enquête policière qui nous entraîne sur la piste des secrets de famille.*

*Les secrets de famille se répercutent dans le présent de façon parfois surprenante et, ici, avec Anna, nous saisissons l'importance de comprendre. Plonger dans le passé pour soigner le présent et avancer. J'ai trouvé intéressant qu'Anna fasse appel à différents professionnels pour l'aider dans sa démarche. Le « mélange » de conventionnel et de moins conventionnel nous montre que personne ne détient le savoir absolu, qu'il faut parfois accepter de sortir des sentiers battus, apprendre à voir les signes et s'écouter. Une belle lecture qui aide à comprendre.*

Delphine @troispetitstoursdepage

*Ce roman palpitant met en exergue le poids d'un héritage invisible qui peut insidieusement empoisonner la vie. Tout comme Anna, nous enquêtons page après page, entre passé et présent, pour découvrir la vérité cachée. Au programme : une lecture haletante, bousculante et intrigante !*

Jennifer @bloom\_your\_mind

*J'achève la lecture de ce roman pas-sion-nant que j'ai lu d'une traite, totalement en apnée. Il m'a été impossible de le lâcher avant la toute fin de la quête d'Anna. Un véritable coup de cœur, avec des personnages attachants et une intrigue menée d'une main de maître !*

*Moi qui crois énormément aux pouvoirs et à l'impact des mémoires familiales, ce roman a totalement résonné en moi. L'autrice met également en lumière des professions dont on parle peu : le pouvoir des soins chamaniques, le reiki, la psychogénéalogie, la psychanalyse transgénérationnelle. Merci, Céline Colle, de nous offrir un roman d'une grande richesse sur des sujets qui restent encore très tabous. Merci également de nous offrir de si belles citations en début de chaque chapitre...*

Victoria @nantes\_lectureclub

*Quand des événements cachés du passé ressurgissent sur une génération... Wouah, Céline Colle nous embarque encore et toujours dans un magnifique roman où se mêlent cette fois-ci chamanisme, reiki et psychanalyse transgénérationnelle.*

*À travers l'histoire d'Anna et de ses aïeules, Céline nous offre un fabuleux récit sur les mémoires familiales. J'ai beaucoup aimé les personnages très touchants et l'intrigue autour du passé d'Anna m'a tenue en haleine jusqu'à la dernière page !*

*Céline a une plume délicate et ses mots résonnent indéniablement en nous. Même si le passé est sombre, il est indispensable de le mettre en lumière afin de guérir et d'apaiser son mal-être tant sur le plan physique que spirituel. Je ne peux que vous recommander ce beau roman.*

Caroline @Carol\_in\_Besac

*Grâce à une plume douce, authentique et des chapitres qui alternent passé et présent, nous suivons l'histoire de cette famille qui ne cesse de surprendre. Une histoire touchante, et aussi révoltante, mais qui permet de comprendre pourquoi parfois un secret peut en cacher un autre.*

*Il s'agit là d'une belle fresque familiale, d'une quête de soi et de ses racines permettant de ne pas avoir de regret : celui de n'avoir pas essayé.*

Océane @une\_doucelecture

*Que faire lorsque nos nuits ne sont plus reposantes et qu'une noirceur pèse sur notre cœur ? Et si cette peine était le fruit de secrets passés sous silence... La découverte des mémoires transgénérationnelles, les langues qui se délient, le soleil qui efface l'obscurité. Un roman dur et beau à la fois qui joue sur une double temporalité qui rend l'histoire encore plus vivante.*

Cyrielle @livresse.de.lire

*Ce roman, c'est une jolie quête initiatique que vit notre héroïne. Si vous vous intéressez à l'épigénétisme, aux transmissions générationnelles, ce roman est pour vous. Avec douceur et bienveillance, Céline Colle nous montre la façon dont les douleurs du passé peuvent se transmettre aux générations suivantes. Que même sans connaître l'existence d'un événement douloureux dans le passé familial, celui-ci s'inscrit dans nos propres histoires ! Le choix des prénoms, d'un métier, nos chemins de vie et nos caractères ne sont pas anodins. La quête d'Anna montre bien comment partir à la rencontre de nos ascendants peut permettre de redonner un nouvel élan à notre vie.*

Audrey @liseusehyperfertile

*Céline Colle signe un roman bouleversant qui nous emmène dans l'univers chamanique et la guérison des liens transgénérationnels.*

*Anna nous montre l'importance de travailler son histoire familiale, de libérer les non-dits et les secrets de famille, car tant que la vérité n'est pas révélée, elle pèse sur les générations à venir. Un secret peut en cacher un autre nous montre également la puissance du lien avec nos ancêtres et porte un message d'espoir, celui de se décharger de ces poids qui ne nous appartiennent pas.*

Nikita @rdv.avec.moi.maime

*Une seconde fois, je me plonge dans l'un des romans de Céline Colle, que je dévore d'une seule traite. J'aime la plume de cette autrice, qui nous entraîne cette fois-ci au plus profond de nos racines. Contrairement aux vies antérieures du précédent roman de Céline, nous embarquons dans celui-ci pour un tout autre voyage, aussi passionnant et intrigant, qui vient réveiller toute une famille d'anciens souvenirs. La lecture de ce livre a éveillé en moi l'envie d'en savoir plus sur la psychogénéalogie, et les mémoires transgénérationnelles, traversant chacune de nos cellules. Au fil de chaque page, je visualisais chaque pièce du puzzle manquant. Je me téléportais à travers l'espace-temps de la vie du personnage principal, de sa grand-mère, et de son arrière-grand-mère. Cet ouvrage est finalement un vrai trésor, et un grand coup de cœur.*

Amandine @amande\_auchocolat

*Il y a des lectures que l'on oublie et d'autres qui ne nous laissent pas indemnes. Le nouveau roman de Céline Colle fait bel et bien partie de la deuxième catégorie ! Au rendez-vous : secrets de famille, révélations, larmes et surprises, un équilibre parfait qui vous laissera sans voix. Ce roman est de ceux qui nous surprennent, aussi doux qu'une brise d'été et aussi piquant qu'un zeste de citron. LE livre qui donne tout son sens à cette célèbre phrase : « Ce que l'on ne met pas en mots, s'imprime – et s'exprime par des maux. »*

Clara @itsclarasjournal

CÉLINE COLLE

**Un secret  
peut en cacher  
un autre**

JouVence  
*roman*

Jeudi 12 avril 2018

*« Est-il donc vrai que, dans tout amour, il y a une souffrance en éclosion ? Pourquoi devons-nous toujours payer d'une incertitude, d'un doute, d'une angoisse même, nos plus petits bonheurs ? »*

Ève Bélisle

**I**l fait nuit noire dans cette chambre où Anna tente de retrouver le sommeil. Elle s'est réveillée brusquement, à trois heures du matin, haletante, en nage, la peur au ventre, le cœur battant au rythme de la course effrénée qu'elle vient, en rêve, de s'imposer. Terrorisée, poursuivie par un homme, un inconnu qui lui voulait du mal, elle avait claqué la dernière porte onirique, qui l'avait enfin sortie de ce cauchemar. Pourtant, l'ombre a du mal à disparaître, la peur s'est transformée en angoisse sourde. Anna connaît bien cette sensation envahissante et paralysante qu'elle a pris l'habitude de surnommer « la bête ». Cela se passe toujours ainsi la nuit. Elle a beau être consciente qu'elle est à l'abri,

chez elle, aux côtés de l'homme qu'elle aime, l'oppression qui s'imisce en elle, glissante, gluante, étouffante, semble chaque fois prendre vie, s'éveiller, se dérouler comme un monstre larvé et prendre possession de tout son corps, de chacune de ses cellules, tétaniser ses muscles et son esprit. Cela fait presque un an que les nuits et les matins se ressemblent. Anna souffre d'insomnies et, dit-elle, « d'angoisses irrationnelles ». Elle a pris l'habitude de les appeler comme cela puisque c'est ce qu'elles sont au fond. Rien ne justifie cette sensation folle, cette tachycardie, cet étrange sentiment que quelque chose de grave est arrivé ou va survenir. Rien. Hier encore, elle avait failli se disputer avec son mari, qui l'avait interrogée pour la énième fois sur la cause de son mal-être. Comment lui faire comprendre que tout va bien, que même fatiguée par le manque de sommeil, elle est heureuse, amoureuse, épanouie dans sa vie privée, d'épouse et de mère, comblée par son métier et que pourtant, ses nuits sont des cauchemars qu'elle ne s'explique pas ? Ça n'a pas de sens, elle le sait. Ne pas comprendre ce qui lui arrive la rend folle. La journaliste qu'elle est dans la vie et dans l'âme a besoin de savoir, d'obtenir des réponses aux questions qu'elle se pose. Elle regarde son portable : 5 h 30. Après une ultime séance de cohérence cardiaque qui l'apaise juste ce qu'il faut, Anna sombre enfin.

Sept heures. Le réveil sonne. Le pouls d'Anna s'accélère subitement tandis qu'une boule dans la gorge se reforme instinctivement. Un rideau sombre s'abat sur ses pensées. Vite, se lever, être dans l'action, surtout ne pas penser, ne pas laisser l'angoisse s'installer de nouveau. Elle s'extirpe du

lit, enfile un gilet, passe discrètement devant la chambre de sa fille qui dort encore et descend au rez-de-chaussée. La lumière filtre sous la porte du bureau d'Antoine, qu'elle pousse délicatement. Son mari croque dans une pomme, nez plissé, sourcils froncés face à l'écran de l'ordinateur sur lequel il vient d'établir une facture. Antoine a quarante-cinq ans. Il est architecte reconnu et presbyte qui s'ignore encore. La journée, il part en rendez-vous, discute les prix, ne lâche rien, dessine des plans, réfléchit tout le temps. Pour les chiffres, les devis, les factures, il préfère la quiétude de l'aurore, quand tout le monde dort encore. Anna s'approche, Antoine se retourne, enlace sa femme et l'attire sur ses genoux. Elle l'embrasse sans dire un mot. Ce matin, Anna n'aura pas à expliquer pour la énième fois à son mari que, oui, elle a mal dormi, que, non, rien ne justifie cet état, que, comme chaque jour, cette sensation oppressante disparaîtra après la douche. «La bête» est hydrophobe. Anna n'aura pas à parler car une troisième voix se fait entendre. Celle de Salomé. Leur petite fille a fêté sa première année il y a trois semaines. Une merveille de bébé qui s'endort dès qu'on la couche et se réveille des sourires plein la bouche.

La jeune maman remonte à l'étage. Derrière la porte de la chambre de Salomé, Anna prend soin de coller un sourire exagérément grand sur sa mine figée par l'angoisse et la fatigue. Elle craint tellement de transmettre ses peurs à sa fille. Elle a lu que les bébés ressentent les émotions de leurs parents. Elle sait donc que rien ne sert de sourire. Pourtant, elle ne peut s'en empêcher. Les masques, c'est sa façon de fonctionner. Surtout ne pas montrer ses défaillances, ses



peurs, son trouble. Surtout ne pas inquiéter, ne pas éveiller la compassion, pire, la pitié. Ne pas paraître faible. C'était sa manière à elle de mettre les casseroles émotionnelles au placard. Elle n'ignore pas non plus qu'un placard trop plein ne ferme plus et que, parfois, les casseroles se cassent la figure dans un fracas assourdissant. Cependant, pour l'instant, Anna sourit à sa fille en la prenant dans ses bras et lui chuchote des mots d'amour.

Pour donner le biberon à Salomé, Anna s'est installée sur le canapé. Dans le salon règne une atmosphère paisible. Les baies vitrées de la maison donnent directement sur la vallée. Un nid, construit à l'image des envies du couple : isolée pour plus de tranquillité, élevée pour voir loin, moderne et confortable, spacieuse et vivante, pratique et esthétique. Antoine et Anna sont fiers de cette maison qu'ils ont aménagée et décorée ensemble. Le soleil se lève derrière le coteau et commence à éclairer les parcelles de vignes. Le vert affleure ici et là. C'est le printemps. Anna adore cette saison, quand tout refleurit, quand la nature reprend vie. Tandis que, calée dans ses bras, Salomé avale goulûment son petit-déjeuner, ses grands yeux bleus rivés dans ceux de sa mère, Anna sent que « la bête » cède du terrain. La boule dans la gorge rétrécit, le cœur bat moins vite, moins fort. La jeune maman commence à se réconcilier avec la journée qui commence. C'est une belle matinée pour rédiger l'article sur cette artiste qu'elle a rencontrée dernièrement. Elle repense à leur conversation, à cette réponse étonnante qu'avait faite la sculptrice quand Anna lui avait demandé où elle puisait son inspiration.

– Tous les mois, je participe à une méditation chamannique. C'est très puissant. Cela me permet de toucher du doigt des univers subtils. Cela fait beaucoup évoluer mon art.

Curieuse et depuis toujours fascinée par les médecines ancestrales, Anna avait coupé son dictaphone à la fin de l'interview mais poursuivi l'entretien en privé.

– Vous faites donc des méditations chamanniques régulièrement ?

– C'est exact.

– Cela signifie qu'il y a des chamans en France ? Parce que moi, avait-elle ajouté en riant, je pensais qu'on rencontrait des chamans uniquement en Amazonie, en Mongolie ou en Afrique.

– En France, nos chamans ont toujours existé. Autrefois, on ne les appelait pas comme ça mais plutôt guérisseurs, sorciers ou druides. Aujourd'hui, ils osent de nouveau utiliser leurs dons. Vous savez, les chamans sont en fait des hommes et des femmes qui ont accès aux énergies subtiles, aux fréquences invisibles. Ils travaillent avec les « esprits » des différents règnes de la terre : minéral, végétal, animal et humain, avec les quatre éléments ainsi qu'avec les énergies célestes. En utilisant ces vibrations énergétiques, ils aident à la guérison des corps mais aussi des âmes.

– La guérison des âmes ?

– Oui, le vague à l'âme, la dépression, les peurs... Parfois les gens vont mal sans trop savoir pourquoi. De manière rationnelle, on ne sait pas ce qui ne va pas et la médecine reste impuissante. Quelquefois, ce sont des

mémoires qui ne nous appartiennent pas qui viennent perturber notre existence et qui se réveillent à l'occasion d'un événement spécial...

Salomé a terminé son biberon. Anna dépose sa fille dans son parc et file sous la douche. La jeune femme pense à son existence et, plus l'eau glisse sur son corps, plus elle ressent de la gratitude pour ce que la vie lui offre depuis quelques années. Mélangées aux bulles de savon, les dernières traînées d'angoisse disparaissent dans le siphon. «La bête» n'aime pas l'eau. Elle est partie se cacher, se blottir dans sa tanière, jusqu'à la prochaine nuit. Tête en arrière, sous cette pluie bienfaitrice, Anna savoure la trêve qui s'annonce. Elle aimerait tant un matin aller chercher sa fille dans son lit, un vrai sourire aux lèvres, le cœur débordant de joie, palpitant de bonheur plutôt que de peur. Cette peur dont elle ne devine rien. Comme un écho lointain, la phrase de l'artiste plasticienne se fait de nouveau entendre : «Parfois les gens vont mal sans trop savoir pourquoi... De manière rationnelle, on ne sait pas ce qui ne va pas... Des mémoires qui ne nous appartiennent pas... qui se réveillent à l'occasion d'un événement spécial.» Anna repense à la genèse de ses malaises matinaux et de ses insomnies. Aucun doute. Tout a commencé à la naissance de Salomé.

Tandis qu'elle entoure ses longs cheveux blond vénitien dans une serviette et glisse son mètre soixante-dix dans un peignoir blanc, l'idée se fait plus nette. Elle se regarde dans le miroir. C'est sûr, elle était plus pétillante avant. Sportive, elle porte bien ses trente-neuf ans. Elle a toujours

fait attention à sa ligne et n'a rien gardé des kilos de sa grossesse. Mais sous ses yeux bleus en amande, des ombres se sont progressivement dessinées. Elle fait une grimace. Elle a toujours détesté avoir l'air fatiguée. Elle camoufle ses cernes avec du correcteur, met du mascara sur ses cils un peu trop clairs, du blush pour rehausser son teint pâle et dépose du rouge profond sur ses lèvres ourlées. Elle se trouve jolie et s'offre alors un vrai, beau et grand sourire, parce que sa décision est prise : aujourd'hui même, elle prendra rendez-vous avec le chaman dont lui a parlé l'artiste. Et elle sait alors, instinctivement, que c'est une bonne décision.



Mardi 20 avril 1943

*« Tant va la vie au désespoir qu'à la fin elle s'y noie. »*

Raoul Vaneigem

Rose ouvre péniblement les yeux. Quelque chose bourdonne à ses oreilles. Elle tente de se concentrer. C'est le clocher du village qui sonne mais combien de coups ont retenti? Elle ne saurait le dire. Elle tente d'extirper légèrement son corps engourdi du fauteuil dans lequel elle s'est endormie, pour jeter un œil à la pendule. Dix-sept heures. Les enfants vont rentrer de l'école. Il faudrait qu'elle parvienne à se lever. Elle est moite; une goutte de sueur s'échappe de sous un sein et glisse le long de son ventre. Il a dû faire chaud cet après-midi. Une douleur aiguë lui scie le front et sa gorge sèche se consume. À côté d'elle, sur un guéridon, trônent lamentablement une bouteille de vin presque vide et un verre. Elle sait qu'elle aura besoin d'une gorgée, encore une, juste une, pour éteindre le feu dans sa gorge et rallumer l'étincelle

nécessaire. Lentement, elle attrape le flacon d'aligoté et se verse une dernière rasade. Dans la torpeur renfermée et nauséabonde de cette fin d'après-midi de printemps, alors que tout semble prendre vie dehors, Rose a l'air plus fanée que jamais. Tandis que les bourgeons éclatent en fanfare, que les papillons papillonnent, que les abeilles butinent et que le soleil éclabousse, Rose s'éteint. Elle le sait, elle s'en veut... un peu. Qu'importe pour l'instant. L'urgence est de sortir de cette somnolence, cette stupeur infligée par une sieste trop longue et sans rêve. Alors, elle ouvre péniblement la bouche, décolle ses deux pétales flétris, délavés et arrose du liquide tiède une langue gonflée et pâteuse. L'élixir tiédasse avalé, elle se redresse péniblement, empoigne fébrilement la bouteille par le col et se dirige lentement vers le cellier pour y cacher la preuve de son forfait. Comme si c'était suffisant. Comme si les enfants n'allaient pas voir son allure défaite, son pas titubant, ses gestes hésitants, son regard hagard. Comme s'ils n'allaient pas sentir les effluves d'alcool et ses baisers avinés, ni s'apercevoir que rien n'a bougé, ni les assiettes sales sur la table ni les casseroles entassées sur le poêle. Comme s'il suffisait de cacher le contenant pour effacer le contenu avalé par maman.

C'est Gloria qui, la première, ouvre la porte de la maison. L'aînée de douze ans, suivie de ses quatre frères et sœurs, Jeannette dix ans, Édouard huit ans, Félicité sept ans et Robert six ans, entre à pas lents et sans un mot. Du regard, elle cherche sa mère puis devine, plongée dans la pénombre, la nature morte d'une table pétrifiée depuis le déjeuner. La jeune fille ferme les yeux et réprime une énième envie de

pleurer. Avant, elle veut être sûre. Elle s'approche du guéridon, renifle l'intérieur du verre, grimace puis dépose doucement sa paume sur l'assise du fauteuil encore déformée par l'empreinte maternelle. Elle est chaude. Elle aimerait crier, faire la morale à sa mère, lui sortir tout ce qu'elle a de rancœur sur le cœur. Au lieu de cela, elle pince les lèvres pour ne pas hurler, ouvre les fenêtres en grand et rabat énergiquement les volets en chuchotant excédée : « Ça pue là-dedans ! »

Derrière elle grésille un faible : « Ça va, les enfants ? » Gloria se retourne tandis que sa mère se penche maladroitement sur les trois petits derniers pour les embrasser. Robert et Félicité rendent de bonne grâce le baiser, Édouard ne dit rien mais plisse le nez dans une moue dégoûtée. Rose essaie de remettre en place quelques mèches échappées de son chignon et rejoint la table de la cuisine tant bien que mal. Gloria la suit de près. Elle n'est jamais très loin quand les petits sont là, ils pourraient avoir besoin d'elle, elle saurait empêcher un accident, les protéger d'une mère imprudente. Elle, la grande sœur, se sent déjà si responsable du haut de ses tout petits douze ans. C'est qu'elle a grandi vite. La guerre et sa mère sont des champs de bataille qui ont laissé peu de place à l'insouciance de son enfance. La jeune fille a dépassé depuis longtemps la frontière de l'innocence. Le corps suit la cadence et n'en finit pas de s'étirer telle une jolie liane. Fleur vorace et délicate, Gloria pousse, affamée de vie, de liberté et de douceurs sucrées mais rares sont les jours où elle se sent rassasiée. De tout cela, elle ne se plaint jamais et encore moins du manque de nourriture. Elle sait



que la ferme leur permet de vivre mieux que beaucoup d'autres. Dès qu'il pleut, les forêts regorgent de gros escargots de Bourgogne et de petits-gris. Et, comble du luxe, ils ont eu des confitures jusqu'au mois de mars. Cet été, il y aura du miel et des fruits dans le verger. La situation est bien plus difficile en ville. L'instituteur, M. Fayard, leur a dit.

– À Paris, les gens sont très rationnés. En ce moment, à partir de l'âge de six ans, les enfants n'ont plus droit à une goutte de lait. Priorité aux petits et aux bébés.

Nous au moins, on a Georgette et Célestine, s'était dit Gloria, soulagée, en pensant à leurs deux adorables vaches. Et puis, le maître a raconté aussi que, depuis 1940, dans les restaurants et bistrots parisiens, on ne pouvait mettre qu'un sucre dans son café. C'est ainsi que le rationnement avait commencé. Le sucre, chez eux, il n'y en a jamais eu. Souvent, elle imagine les cafés et les restaurants de Paris. Elle aimerait tant y aller. Gloria patiente en rêvant à l'avènement de ses vingt et un ans. Quand elle sera grande, la guerre sera finie et alors, elle quittera ce village petit, qui pue la vache, le cochon, le purin, le crottin et le gène après les vendanges. Elle partira de ce monde paysan triste à mourir, aussi triste que sa mère.

Gloria regarde Rose débarrasser la table. D'un geste mal assuré, celle-ci soulève une pile d'assiettes. Les couverts entassés glissent, tombent sur la table, rebondissent pour certains, avant d'aller finir leur course sur les tomettes rouge délavé dans un fracas retentissant. Gloria se précipite, bouscule un peu sa mère et lui prend la pile des mains.

– Laisse. Je vais le faire, dit-elle.

Gloria ramasse les couverts éparpillés sur le sol et les dépose avec le reste de la vaisselle dans le baquet de bois qu'elle soulève avec peine. Les bras et le visage crispés par le poids de sa charge, elle sort. Dans la cour, elle s'active, dépose le baquet sur une table, jette les restes dans une écuelle qu'elle donnera ce soir aux poules, prend un seau vide, le remplit à la pompe, transvase un peu de l'eau recueillie dans le baquet et lave, récure, enlève les taches avec ardeur. Ses mains rougissent au contact de l'eau froide qu'elle n'a pas pris le temps de faire chauffer. Elle se dépêche. Il faut que tout soit terminé quand André rentrera, sans cela... Dans l'encadrement de la porte, sa mère la regarde. Un sourire embarrassé anime fébrilement son visage. Gloria sent la colère l'abandonner, remplacée par un sentiment qu'elle déteste plus encore : la pitié. Elle s'apprête à lui rendre son sourire mais le regard de sa mère est de nouveau vide, l'âme partie on ne sait où.

– Je ne me sens pas très bien, Gloria. Je vais m'allonger un peu.

Gloria ne répond pas. La même histoire se répète inlassablement, chaque jour depuis quelque temps. Elle va devoir préparer le souper. Il lui faut donc accélérer la cadence. Si tout est prêt quand il rentrera, André ne criera peut-être pas.

Quand elle et Jeannette étaient restées seules avec Rose après le drame, cet accident stupide dans une carrière qui lui avait arraché son père, Gloria se souvenait vaguement que sa grand-mère maternelle les gardait, pendant que leur

mère travaillait. Ensuite, Rose avait épousé André. Le cauchemar avait alors lentement commencé. Au début, la jeune femme aidait son nouvel époux aux champs et à la vigne mais rapidement, elle avait dû supporter successivement trois naissances, suivies de deux fausses couches. La dernière survenue tardivement avait failli lui être fatale. Gloria, qui avait alors neuf ans, se souvenait avoir vu beaucoup de sang, entendu sa mère gémir de douleur, pleurer puis s'enfermer dans un silence effrayant. Elle avait eu très peur. Quelque temps après, un jour que Rose s'était fâchée contre Robert, le regard noir, elle avait crié :

– Plus de gamins dans cette carrée<sup>1</sup> ! Jamais !

Prise de remords face à l'expression épouvantée de Robert, qui avait dû s'imaginer qu'elle allait l'abandonner comme le Petit Poucet, sa mère avait pris l'enfant dans ses bras et caressé ses cheveux en murmurant :

– Je vous ai, vous. Ça me suffit. Je vous ai, vous.

Gloria avait compris ce jour-là qu'il n'y aurait plus jamais de petit frère ni de petite sœur. Le médecin avait préconisé beaucoup de calme et de repos. Ce ne fut pas la meilleure de ses prescriptions. À partir de ce moment-là, sa mère avait commencé à boire plus que de raison pendant les repas. André la reprenait. Souvent, ils se disputaient. Puis, elle s'était mise à déboucher une bouteille certains après-midi. C'était facile, elle n'avait qu'à descendre à la cave. Elle semblait de plus en plus malheureuse et se laisser mourir à petit feu.

---

1. Cette maison.

Gloria sait bien ce qui ronge sa mère. C'est l'Amour. Son grand Amour, son Jacques, qu'elle a perdu il y a huit ans. « Si c'est ça l'amour, très peu pour moi », pense la toute jeune adolescente en lavant les assiettes. Elle n'a gardé aucun souvenir de son père. Quand la mine avait explosé en 1933 dans la carrière de Comblanchien, emportant la moitié de son corps, Gloria n'avait que deux ans, Jeannette elle, était dans le ventre de sa mère. Gloria gardait, cachée sous le matelas de leur lit, comme un trésor précieux, la photo de son papa. Elle le trouvait si beau.

Allongée dans son lit défait, Rose écoute s'éloigner le bruit des assiettes qui s'entrechoquent. Abrisée dans son indolence, elle revit pour la millième fois sa rencontre avec Jacques. C'était en juillet. Ça sentait bon le foin coupé. Le jeune homme venait de se faire embaucher pour les moissons. Il passait de ferme en ferme et, comme tout le village était de la partie, Rose avait travaillé à ses côtés quasiment tout l'été. Elle avait dix-huit ans, la peau à peine dorée parsemée de discrètes éphélides, les seins blancs et gonflés sous une robe subtilement déboutonnée, le mollet fin, la cuisse camouflée qu'on devinait tendre et musclée. Elle était belle et flamboyante, ses cheveux cuivrés étincelant au milieu des blés. Quand elle l'avait vu la première fois, son estomac s'était retourné et son cœur s'était emballé. Elle avait eu du mal à articuler un timide bonjour, le souffle coupé par tant de beauté. La peau brune de Jacques faisait saillir ses muscles et contrastait avec son débardeur blanc. Une mèche de cheveux noirs tombait devant un œil ébène. Un seul regard de l'un avait suffi à embraser

l'autre. Quiconque les voyait ensemble regardait l'évidence. Ils voulaient faire les choses bien. Alors, Jacques s'était fait embaucher aux carrières, puis il avait épousé Rose dans le courant de l'automne, juste avant de l'honorer. Et il l'avait aimée, cajolée, adorée. Même après l'outrage. Mais Rose ne veut pas penser à ça. Elle secoue mollement la tête et murmure :

– Comme tu me manques ! Elle n'en finira donc jamais cette douleur... Jacques, Jacques...

Et Rose, avec le peu de force qui lui reste, tape de ces petits poings rageurs dans l'oreiller et se met à sangloter. Elle pleure sa moitié terrassée, son âme sœur envolée. Brisée par l'alcool, la fatigue et le chagrin, Rose succombe et retombe progressivement dans les bras de Morphée. Ici, elle est bien, embrassée par ses rêves et ses souvenirs, bercée dans cette autre réalité dans laquelle Jacques est encore en vie. Elle s'endort et n'entend pas qu'on frappe discrètement à la porte d'entrée avant de l'ouvrir délicatement comme si on souhaitait justement ne pas la réveiller...

Il se glisse dans la maison. Gloria ne l'a pas entendu, elle est en train de nettoyer la table avant de remettre le couvert et, dehors, retentissent les cris aigus de Félicité, que Robert adore embêter. Le bras de la jeune fille ramasse les miettes et frotte avec énergie les dernières traces du déjeuner. Tout son corps est secoué. Sous sa robe légère et fleurie, l'intrus devine des jambes longues, fuselées et de petites fesses rebondies. L'éponge à la main, la belle enfant soulève un bras, pour écarter une mèche de cheveux roux qui lui barre le regard. L'épaule est ronde, gourmande,

la peau laiteuse parsemée de taches de rousseur. Un dessert lacté parsemé d'éclats de noisettes. Il a faim. Il regarde les boucles enflammées qui descendent en cascade le long de son dos, jusqu'aux reins. Il imagine son petit cul d'albâtre et la toison naissante sur son sexe de porcelaine. Cela se passe ainsi depuis quelques mois lorsqu'il contemple Gloria. Le désir le surprend et lui enserre la gorge, tellement qu'il manque de s'étouffer. Il tousse, Gloria sursaute et se retourne brusquement.

– Ah, c'est toi! dit-elle avec réserve.

– Oui, c'est moi, ricane-t-il, pardon, je t'ai fait peur, je croyais que tu m'avais entendu. J'apporte les premières asperges du jardin. Un truc de moins que les boches n'auront pas, hein! Ta maman n'est pas là?

– Si, si... dans sa chambre.

– Tiens, je les pose là. Bonjour quand même, dit-il en s'approchant de la jeune fille.

Coincée entre l'homme et la table, Gloria ne peut plus reculer. Elle aimerait pourtant. Elle ne l'a jamais aimé, lui et ses baisers. Elle les trouve répugnants, toujours trop humides, trop lents, trop appuyés. Mais il apporte toujours de bonnes choses à manger et, en ces temps difficiles, ce serait stupide de l'envoyer promener. Et puis, cela ne se fait pas, c'est un ami de la famille. Alors, elle le laisse approcher. Il se penche sur elle. Elle sent son souffle précipité, se demande s'il a couru avant d'arriver et réprime un geste d'impatience lorsque sa bouche limace glisse sur ses joues.

– Tu es devenue bien jolie, murmure-t-il, en laissant glisser ses doigts le long d'une mèche de cheveux.

En faisant cela, le dos de sa main frôle un téton juvénile sous la robe de coton. Il ferme les yeux, s'imagine prendre la jeune fille sous les aisselles, la soulever, l'asseoir sur le rebord de la table, lui arracher sa culotte et la prendre là, sans préambule. Cette pensée le fait bander plus fort encore. Il sent qu'il va faire une connerie. L'homme se retourne et s'en va précipitamment.

Gloria s'est figée. Elle a senti le parfum du danger.